

Olivier Vossot

L'écart qui existe

Couverture
Pascaline Boura

Préface
Albane Gellé

Collection Pleine Lune

Préface

Écrire des poèmes dont la belle sobriété agrandit la profondeur et la densité de la vie, faire que chaque ligne atteigne un état de simplicité tel que le poème devient une formidable caisse de résonances intérieures tout en restant ouvert sur l'immense dehors alentour. Pouvoir mettre ces poèmes entre les mains de n'importe qui, enfants, laboureurs, grands lecteurs, curieux tout neufs, tenir compte de la pesanteur en faisant surgir la lumière, s'effacer derrière les mots tout en les incarnant avec humilité. C'est ce que j'avais déjà aimé et admiré dans le premier livre d'Olivier Vossot, au titre si juste de réalité dilatée, *Personne ne s'éloigne*.

Toutes ces qualités ne sont-elles pas celles que nous frôlons parfois, celles dont nous sommes en quête après un temps infini de tâtonnements ? Olivier Vossot parvient dès ses premiers poèmes à nommer cet « en deçà » des choses qui nous est donné tous les jours mais que nous savons rarement percevoir. La part visible sous nos pieds, devant nos yeux, dedans nos mains, peupliers, ruisseaux, nuages, la part visible est honorée, autant que la part invisible, cette épaisseur dans l'air entre les êtres, remuements du vivant, poids du soir.

Bien sûr, je pense à l'ami Antoine Emaz, je tressaille avec le pronom « on », avec quelques verbes – présents, infinitifs, participes passés, conditionnels – quelques verbes qui savent comme la vie heurte et ruisselle en même temps, comme elle est calme mais pas tranquille, et consciente d'être aussi éphémère qu'éternelle. Je pense à Antoine Emaz mais j'entends la voix d'Olivier Vossot, singulière, ténue, puissante.

Ce deuxième livre prolonge le premier, il est de nouveau adressé au grand-père, et on retrouve le même subtil équilibre tendu entre la gravité des choses qui arrivent et l'immense douceur du regard porté sur elles. Olivier Vossot disparaît au milieu de ce qu'il regarde, yeux ouverts ou fermés, et c'est cette vie absorbée qui devient poème. Dans « l'écart qui existe entre durer et tenir ».

Albane Gellé

à mon grand-père †

à mon père

Aujourd'hui peut-être s'éclaire.
Les heures tassées de sommeil.
Les yeux qu'on ouvre combien de fois.
À la fenêtre le vent se fige,
les arbres sans feuilles. Tu viens de nuit, parfois,
tu vas mieux.
Je ne sais plus
depuis ta mort le nombre d'années,
quel terme a resserré leurs fascines d'un coup sec
autour de rien.

Chaque mot coupe,
chaque seconde qui passe leste une plus ancienne.
Dans l'œil vitreux
la peine dételée, le bois de ses gestes cogné aux tables,
buée d'alcool et de larmes rentrées,
qui retombe,
à l'intérieur.
Des plaques de passé chauffées à blanc.

De la nuit

il n'a pas neigé. L'arbre

par la fenêtre, le nid dans des lacets de branches,

le givre. On repense aux paysages traversés.

Tout s'arrête là. Silhouettes, brume veinée de blanc.

Se souvient-on de soi ?

Plus près sur des branches

une mousse dure, presque noire.

L'heure est si haute,
comme une pointe,
on distingue de petits cris lointains,
le bruit de battant, la peine.
Toi tu sais, de quelle étreinte
la vérité nous sort.

Les murs s'écartent,
cris du père dans l'autre chambre,
les pleurs gelés dans sa gorge à elle,
les silences entrecoupés,
oreille tendue, être sûr de ne plus entendre.
L'œil enfin calme comme à l'issue du rêve.
L'abcès percé puis le silence.